

La vie version bol d'air et amour frais

Critique d'«Oxygène», théâtre-concert à la Comédie de Genève par Marie-Pierre Genecand

Dans un article du magazine *Psychologie*, un thérapeute conseillait aux personnes au bord du gouffre de... respirer. Simplement, techniquement. Une profonde inspiration et une expiration de la même intensité pour renouer avec leur souffle premier, celui du nouveau-né. Et réveiller ainsi l'instinct de vie enseveli sous des couches de morbidité.

Oxygène, ces jours à la Comédie, tient le même discours et produit le même effet. Ivan Viripaev, 35 ans, une plume ébouriffante, dit pareillement que pour résister à la submersion sous les conflits mondiaux, les disparités sociales, les guerres de religion et, parfois, le désarroi d'être soi, il faut multiplier les bulles de liberté. S'affranchir des préjugés. Fumer de l'herbe, aussi, manger des pommes et boire des jus de fruit.

Avec cette phraséologie, l'auteur russe n'est pas loin de Pipilotti Rist et son rêve coloré d'une humanité réconciliée. Mais une Pipilotti croisée avec Antoine Doinel, car dans l'attitude dandy et provoc de Viripaev, il y a aussi beaucoup du dégagement du héros de François Truffaut.

On reprend. *Oxygène*, mis en scène par Galin Stoev, n'est pas un spectacle traditionnel, mais un concert slamé. C'est-à-dire que, sur une musique lounge produite en direct par Gilles Collard et son ordinateur, deux comédiens, une fille (Céline Bolomey) et un garçon (Antoine Oppenheim, une révélation) libèrent au micro un torrent de mots qui mixent dans une même transe aérienne les avions du World Trade Center, le sabbat juif et les chameaux du désert. Une déferlante décomplexée, car oxygénée.

La structure en dix morceaux suit celle des *Dix commandements*, et si ce bateau ivre tangué, c'est son droit, on ne lui dispute jamais sa légitimité. Des temps forts? La ribambelle des essentiels qui se termine, micros éteints, sur la conscience humaine. Ou le dialogue dans le noir autour des pannes sexuelles. Ou encore cette idée que pour ne pas juger, il faut oublier. Et de préconiser la généralisation de l'amnésie clinique...

Le tout roule, coule, serpente entre la scène et la salle. Agréable à entendre, séduisant à regarder. Les deux Sacha, amoureux, se situent au-delà de l'agressivité, dans un duo coulissant de corps et d'idées. On en sort réjoui, rafraîchi. Oxygéné.